

Hugh S. MACKEE (1912-1995), bâtitseur de la Flore de la Nouvelle-Calédonie

Décédé le 14 février 1995 à Nouméa (Nouvelle-Calédonie) Hugh Shaw MACKEE a été inhumé au cimetière du 5^e kilomètre dans la plus grande discrétion selon ses instructions clairement exprimées par écrit quelques jours auparavant : « seraient présents seulement les membres du personnel préposés à l'opération. Les normes techniques seraient celles définies (...) pour l'inhumation des indigents ».

Ainsi disparaissait à 82 ans « sans fleur, ni couronne, ni discours, ni publicité » ce scientifique exceptionnel de nationalité australienne qui avait voué l'ensemble de sa vie à la recherche botanique et particulièrement à la flore néocalédonienne. Ce personnage hors du commun nous a quittés comme il a vécu, avec courage, simplicité, désintéressement et modestie.

Travailleur à l'excès, il fuyait les honneurs, la presse, les réunions mondaines et tout ce qui lui paraissait futile et vain pour se réfugier soit sur le terrain en compagnie de son épouse qui l'a accompagné dans toutes ses tournées néocalédoniennes, soit dans son bureau, les bibliothèques ou les herbiers. Là, toujours à l'affût d'une information nouvelle qui enrichirait son savoir, du détail qui nourrirait sa recherche ou d'une vérification qu'exigeait son sens aigu de la rigueur, il passait de longs moments absorbé. C'était son plaisir, c'était sa passion. Nous l'avons parfois surpris sortant de l'Herbier quand nous quittions le Centre ORSTOM à 5.30 h du matin pour un départ en tournée.

La rigueur était une de ses qualités majeures. La description d'un itinéraire ou d'une localité, l'identification d'un taxon, le nom d'un collecteur du siècle passé, une date, tout était donné avec une extrême précision et certitude, ou au contraire avec réserves mais alors accompagné des références appropriées si les recoupements effectués lui semblaient imparfaits.

Car sous l'aspect souvent réservé et distant qu'il manifestait à l'égard des gêneurs ou de ceux qu'il considérait comme tels, se cachait un pur diamant plein de générosité et de disponibilité qu'il réservait aux « autres », ceux qu'il avait adoptés comme étant ses amis. Ces derniers étaient nombreux tant en France, qu'à l'étranger ou sur le Territoire. Dans ce cercle de proches se côtoyaient des gens de toutes conditions, de la ville (Nouméa) comme de la « Brousse », toutes ethnies confondues. Pour eux il ne comptait ni ses jours, ni ses semaines pour trouver le renseignement demandé parfois même leur proposait-il ses services.

Sa modestie légendaire le conduisait à présenter comme événements anodins de réels exploits qu'il avait accomplis ou des situations périlleuses endurées au cours de ses multiples missions. Rien qu'en Nouvelle-Calédonie par deux fois il avait risqué sa vie.

La première en récoltant un échantillon sur un arbre d'où il était tombé à la verticale, la tête la première, d'une hauteur de près de 6 mètres. Le sol avait peu amorti la chute. Profondément choqué mais lucide, il fut conduit par sa femme à Poindimié la ville la plus proche après quelque 2 heures de route. Le médecin du lieu, inconscient (ou incompétent ?), refusa obstinément de faire venir l'hélicoptère et c'est toujours par la route, dans sa 2 CV, qu'il regagna l'hôpital de Nouméa. Là, après diagnostic, 2 vertèbres cervicales fêlées et même écrasées risquant à tout moment de lui sectionner la moelle épinière, les spécialistes le plâtrèrent séance tenante et apprirent, incrédules, qu'un de leur confrère venait de lui faire subir en position verticale durant plusieurs heures des risques insensés et le véritable supplice d'un voyage en voiture sur piste. Sa vie n'avait tenu qu'à un fil. N'importe lequel des chocs subis aurait pu le paralyser à vie ou le tuer.

Une autre fois, en 1982, il se perdit (seule et unique fois pour cet homme de terrain expérimenté et endurci) en compagnie de sa femme. Manquant certains repères sur le chemin du retour à cause de quelques minutes d'inattention, le couple MACKEE va errer en forêt 4 jours et 4 nuits pleines dans un terrain particulièrement difficile avec pour tout viatique une tablette de chocolat et une gourde d'eau. L'alerte donnée avec retard, leur voiture étant bien cachée des regards sur une route forestière, permit à un hélicoptère de la Gendarmerie aidé d'une battue effectuée par ses amis forestiers et de l'ORSTOM de récupérer le couple à l'aube du 5^e jour, à la limite de l'épuisement mais avec toutes leurs récoltes qu'ils n'avaient surtout pas abandonnées dans leur marche de survie.

Racontant simplement cette histoire quelques jours plus tard H. S. MACKEE manifestait une certaine irritation d'avoir été à la « une » du journal local et du fait que leur couple ait été qualifié par la presse de « septuagénaire ». S'il admettait avoir 70 ans depuis une quinzaine de jours, sa femme précisait-il n'en avait alors que 69 !

Il n'y avait dans sa bouche jamais aucune exagération de vocabulaire bien au contraire ; un parcours présenté comme difficile était à la limite du possible. Dans les dernières années de sa vie, moments pénibles et d'atroces souffrances, l'évolution désastreuse de son état sanitaire dont il était très conscient, était exposée sans une plainte, de façon clinique comme s'il s'agissait de quelqu'un d'autre ou de la description d'une plante.

Lui qui connaissait parfaitement non seulement l'ensemble de la flore néocalédonienne au niveau générique et parfois même spécifique, mais aussi, bien qu'à un degré moindre, celle du Pacifique et des nombreux pays tropicaux qu'il avait parcourus, ne faisait jamais état, ni de son savoir, ni de ses missions ou de ses travaux écrits, à moins d'y être contraint. Dans ses publications nombreuses, variées et denses, il apparaissait souvent avec un rang d'auteur peu en rapport avec sa part effective de travail. Il a cependant publié seul certains articles dont deux parus dans la revue « Nature » en 1952 et 1955 ainsi qu'un volumineux ouvrage de 728 pages sur le métabolisme de l'Azote dans les plantes, sorti chez University Press (Oxford) en 1962.

Ainsi passait-il aux yeux de certains collègues non avertis comme un simple récolteur. Récolteur il l'était, certes, avec plus de 46.000 échantillons d'une qualité rare dont les trois quarts concernent la Nouvelle-Calédonie. Le reste est d'origine variée et provient des nombreux pays parcourus et prospectés : Iles du Pacifique, Australie, Asie, Europe et Amérique tropicale. Toutes ces récoltes existent en plusieurs parts et représentent au total un ensemble de plus de 200.000 planches d'herbier dont les plus belles et les plus nombreuses sont déposées au Muséum National d'Histoire Naturelle de Paris. Mais il en existe aussi en quantité importante à Kew, Leiden, Arnold



Hugh S. et Margaret MACKEE à la fin des années 80.

Arboretum, US National Herbarium de Washington, Göteborg, Hull University (transférées par la suite à Edimburgh), Brisbane, Canberra et Sydney (NSW et SYD).

En 29 années de présence continue en Nouvelle-Calédonie (de 1964 à sa mort) et d'activités incessantes, il avait accumulé une somme d'observations sur le terrain inégalée à ce jour et acquis une expérience telle qu'il était devenu le grand connaisseur de la flore néocalédonienne, la Référence.

L'ensemble du Territoire et ses Dépendances ont été sillonnés dans leurs moindres recoins, plusieurs fois et en toutes saisons par le couple MACKEE dans leur inséparable 2 CV camionnette ou le plus souvent à pied marquant les plantes pour pouvoir suivre leur phénologie pendant plusieurs années consécutives dans l'espoir d'en échantillonner un jour leurs fleurs ou leurs fruits.

Ainsi la dernière tournée accomplie le 7 décembre 1994 en compagnie de Bernard SUPRIN (qui l'a beaucoup aidé à Nouméa dans les dernières années de sa vie, après la mort de sa femme) dans la vallée de la Dumbéa fut un véritable triomphe. Simultanément, il retrouvait sur le terrain le seul pied connu de *Geissois pruinosa* (Cunoniacées) à fleur blanche, 3 pieds d'une espèce non décrite de *Storkiella* (Césalpiniées) elle aussi à fleur blanche qu'il suivait depuis longtemps, et il rencontrait enfin les fleurs mâles qu'il attendait depuis 24 ans, dernière pièce manquante d'un puzzle commencé en 1970. A cette date avaient été collectés les fleurs femelles et les fruits d'une espèce énigmatique appartenant probablement au genre *Hypserpa* (Ménispermacées). Une lettre de L. L. FORMAN, de Kew, spécialiste de ce groupe confirma qu'il s'agissait bien d'une espèce nouvelle du genre supposé. Elle lui parvint la veille de sa mort et lui apporta sa dernière grande satisfaction. Cette heureuse récolte portant le n° 46430 précède de peu le tout dernier numéro de sa collection, 46436 attribué à un *Arthropodium* (Liliacées).

Son érudition était surprenante. Anglophone d'origine, il parlait couramment le français, l'espagnol, l'allemand, le russe et le birman sans compter le latin et le grec qui faisaient partie de sa culture de base et qu'il lisait dans le texte. Il possédait aussi de solides rudiments de langues vernaculaires des îles du Pacifique. A l'exception du latin et du grec, tous ces idiomes qu'il maniait sans peine étaient ceux des pays où il avait travaillé. Quand il ne les connaissait pas, il les apprenait pour accomplir au mieux sa mission. C'était là un trait de son caractère : toujours chercher le maximum d'efficacité. Comment en effet connaître mieux un pays et ses habitants qu'en apprenant leur langue ? Sa femme m'a un jour avoué qu'étant étudiant et parcourant l'Europe Centrale dans les années 30, il parlait si bien l'allemand qu'on le prenait parfois pour un autochtone. Quant au français, il le maîtrisait mieux que beaucoup de Français eux-mêmes. Il en connaissait tous les pièges grammaticaux, corrigeant les manuscrits de ses collègues mais n'ayant jamais pu se départir d'un accent très prononcé. C'était sa langue de communication habituelle, qu'il utilisait aussi avec sa femme. Les chercheurs étrangers de passage en Nouvelle-Calédonie devaient, avec lui, se soumettre à cet usage même s'ils étaient ignorants ou peu familiarisés avec cette langue. Certains d'entre eux venus travailler sur le Territoire pour quelques jours ou quelques mois ont dû être interloqués de me voir jouer, dans quelques occasions où j'ai assisté à ces rencontres, le rôle obligé de mauvais interprète. A la question du ou des visiteurs posée en anglais, invariablement H. S. MACKEE répondait en français avec un regard exclusif fixement tourné vers moi. Pour aider les malheureux étrangers qui manifestement n'avaient rien compris, je traduisais. Mais très attentif à l'exactitude, MACKEE me reprenait aussitôt qu'une nuance de son message n'avait pas été fidèlement rapportée. Bien que prévenus, les intéressés repartaient abasourdis devant le refus de ce grand original à vouloir converser dans leur langue maternelle commune. Un peu plus tard le verdict du maître tombait : « Cette personne n'est vraiment pas préparée à sa mission ! »

Une autre fois sa femme, outrée du comportement peu élégant à l'égard de son mari, d'un chercheur français de passage, rabroua sévèrement ce dernier en utilisant un vocabulaire assez rude. Gentiment, il rappela sa femme à la raison d'un « Chérie, ce ne sont pas exactement les termes appropriés ». Toujours le souci du mot juste !

Sa culture dépassait largement la connaissance des langues. Elle appréhendait toutes les Sciences Naturelles, l'Histoire et la Littérature. L'Histoire en général et bien sûr l'Histoire des Sciences mais aussi l'Histoire ancienne qu'il possédait à fond grâce à sa culture gréco-latine. L'Histoire d'Angleterre et surtout celle de France étaient des domaines qui le passionnaient. Certaines époques ou certains personnages le fascinaient : le Moyen Age, la Guerre de Cent ans qu'il considérait comme une guerre civile, le Premier et le 2^e Empire, la Résistance ; Louis XI et Napoléon 1^{er} l'attiraient tout particulièrement. Ses connaissances en Littérature française étaient phénoménales.

Très avare de confiance, on sait peu de choses concernant sa vie avant son arrivée en Nouvelle-Calédonie, en dehors de la sécheresse des documents officiels et des *curriculum vitae* peu expansifs nécessairement rédigés au cours de certaines étapes de sa carrière. Ce n'est que dans les dernières années de son existence, après le décès de sa femme survenu à Nouméa en 1990 que, paradoxalement, devenu moins sociable et restreignant encore le cercle de ses relations, H. S. MACKEE devint un peu plus bavard avec les rares contacts qu'il avait maintenus. C'est ainsi qu'à l'occasion des derniers séjours régulièrement effectués à Paris au Laboratoire de Phanérogamie du Muséum, à l'invitation de son ami le Professeur Pierre POTIER, Directeur de l'Institut de Chimie

des Substances Naturelles de Gif-sur-Yvette, qui l'avait beaucoup soutenu dans sa carrière, nos conversations prirent un tour plus personnel. Se sentant près de la fin, il abordait lui-même au cours de déjeuners ou dîners pris ensemble très simplement, les sujets éternels du sens de la vie et de la mort et se montra un peu plus loquace (c'est beaucoup dire) à son sujet. J'eus droit, suprême témoignage de confiance, à l'examen de certaines photos jaunies du temps passé : touriste dans les années trente, il était à Moscou devant le Kremlin, ou sur le barrage du Dniepr (qui fut détruit pendant la guerre puis reconstruit), accompagnateur du Professeur GUILLAUMIN à Sydney ou intrépide cavalier dans la chaîne néocalédonienne dans les années cinquante. Il y avait aussi quelques photos de sa femme à l'âge de 21 ans, australienne de Melbourne qu'il avait rencontrée en Angleterre et qui joua dans sa vie, même professionnelle, un rôle capital en l'accompagnant en Nouvelle-Calédonie dans toutes ses missions et en l'aidant à préparer sur le terrain tous ses échantillons. Elle eut d'ailleurs droit à un compliment mérité et fleuri à l'occasion de la remise de l'insigne de Chevalier de l'Ordre National du Mérite où fut admis son mari le 21 novembre 1988 pour services majeurs rendus au pays. « Comme une de vos tâches consiste à ranger et préparer les échantillons récoltés en fleurs par votre époux, vous êtes sans doute l'une des femmes du Pacifique qui a reçu le plus de fleurs des mains de son mari ».



Hugh S. MACKEE herborisant en Suisse en 1991.

Irlandais de lointaine ascendance écossaise, Hugh Shaw MACKEE est né à Clough (Irlande du Nord) le 4 octobre 1912. De ses souvenirs d'enfance il ne m'en a livrés que deux. Celui d'abord d'une atmosphère politique très trouble propice à de nombreux combats de rue auxquels il assiste et même participe. Ensuite celui d'une définition du Paradis qui l'aurait déjà engagé sur la voie d'un athéisme assuré. Ce lieu lui était présenté comme un éternel Dimanche. Or précisément ce

jour lui était particulièrement odieux et triste : tous les manèges et jardins d'enfants étaient cadenassés sous la contrainte d'une religion omniprésente et particulièrement austère.

Il effectue de 1924 à 1929 ses études secondaires au Campbell College de Belfast puis achève en 1935 ses études universitaires à Oxford où il acquiert sa licence de Botanique et son Doctorat en Physiologie végétale en 1935.

Durant toute la première partie de sa carrière (jusqu'en 1964) il sera physiologiste, officiellement du moins et cette discipline l'intéressera encore longtemps. Une correspondance suivie, qu'il échange en 1979 avec un auteur ayant publié dans la revue « Nature », un article ayant trait à la fixation de l'Azote moléculaire photocatalytiquement induite par des radiations proches de l'ultraviolet, le prouve. C'est en tout cas comme physiologiste qu'il est engagé en 1936 à l'Antenne technique londonienne du South African Cooperative Deciduous Fruit Exchange où il est chargé de la conservation, de l'emballage et du transport de différents fruits tempérés et tropicaux.

En 1938, il quitte l'Europe pour rejoindre à Brisbane le Service d'Agriculture du Queensland et acquérir un an plus tard la nationalité de sa femme et du pays qui l'accueille, l'Australie. Il la conservera tout comme sa femme jusqu'à la fin de sa vie.

En 1940, il entre au CSIRO (organisme australien de Recherches Scientifiques similaire au CNRS) et durant les 24 ans passés à son service, il changera plusieurs fois d'affectation géographique et sera détaché dans d'autres pays ou territoires.

Ce seront successivement : Griffith (1940-41) dans les Nouvelles Galles du Sud où il est chargé d'études sur les agrumes et autres cultures irriguées ; Melbourne (1941-42) et Sydney (1942-60) où il se penche encore une fois sur des problèmes de physiologie végétale ayant trait à la conservation des aliments ; Canberra (1960-64) où lui est confiée une étude sur l'introduction de plantes pour les régions chaudes australiennes.

A la fin de la guerre, en 1945, il est d'abord détaché pendant un an à la Tropical Scientific Section de l'armée Australienne en Nouvelle-Guinée pour s'occuper de ravitaillement et de survie en forêt. Puis de 1954 à 1956, il est affecté à la CPS, Commission du Pacifique Sud avec résidence à Nouméa. C'est sa première rencontre avec la Nouvelle-Calédonie qu'il retrouvera définitivement en 1964 après quelques brefs séjours sur place effectués à titre personnel. La CPS lui fait connaître un grand nombre d'îles du Pacifique où il effectue des missions : Polynésie française, Samoa (américaines et néo-zélandaises), Fidji, Salomons, Nouvelle-Guinée (australienne et hollandaise).

A l'issue de son contrat avec la CPS, il retourne à Sydney pour être aussitôt détaché en 1957-58 pour un an à l'OAA, organisme dépendant des Nations Unis et s'occupant de questions alimentaires. Résidant à Rangoon (Birmanie), il parcourt toutes les régions de ce pays même les plus reculées, de la frontière tibétaine jusqu'à l'Asakan, le Tenasserim et le plateau Shan, toujours en récoltant de nombreux échantillons.

Entre les détachements, durant ses séjours australiens, il effectue des missions officielles dans toutes les régions tropicales et subtropicales de ce vaste continent qu'il connaît dans le détail. Puis, sur ses fonds personnels, il retourne en Europe pour travailler dans quelques grands herbiers : Leyde, Kew, Paris et Rome.

En 1963, le CSIRO l'envoie en Amérique tropicale pour une mission de 9 mois dans le but d'y rechercher des plantes fourragères susceptibles d'être introduites en Australie. Sur le chemin de l'aller il s'arrête un mois à Paris pour y étudier dans l'Herbier du Muséum les collections de la

Nouvelle-Calédonie, territoire qui l'avait manifestement séduit. Puis, il parcourt successivement la Colombie, le Venezuela, la Guadeloupe, Porto Rico, Trinidad, les trois Guyanes, le Mexique, le Costa Rica, le Nicaragua, le Honduras ainsi que sa partie britannique, le San Salvador, le Guatemala et s'arrête sur le chemin du retour un moment à Hawaii.

De ce tour du monde, il a ramené un nombre considérable d'observations, de récoltes mortes et vivantes, de graines et quelques souvenirs d'aventures épiques ou savoureuses concernant le vol de tous ses papiers et tout son argent dans un autobus de Bogota ou de ses contacts avec certaines tribus amazoniennes.

C'est en 1964 que se produit le grand tournant de sa vie. Manifestement attiré depuis longtemps par la Nouvelle-Calédonie et la France (il avait déjà été nommé Correspondant du Muséum depuis 1956 en reconnaissance de toutes les notes et collections botaniques qu'il avait envoyées à A. GUILLAUMIN) il est recruté au CNRS sur la recommandation de Roger HEIM alors Directeur du Muséum National d'Histoire Naturelle afin de compléter l'inventaire de la flore néocalédonienne, préalable indispensable à la publication d'une nouvelle « Flore de la Nouvelle-Calédonie et Dépendances » projet initié par le Professeur A. AUBREVILLE.

Il va alors se vouer corps et âme à sa nouvelle mission. Il habite à Nouméa et son lieu de travail est situé au Service des Eaux et Forêts du Territoire qui lui fournira l'aide matérielle à la réalisation de ses objectifs. Il s'y fera de nombreux amis fidèles dont J.-F. CHERRIER. Ce dernier deviendra plus tard Chef du Service puis Directeur du Centre Technique Forestier Tropical de Nouméa avant de mourir dans un accident d'avion dans l'île de Santo (Vanuatu) en 1991. Ses relations seront aussi très étroites avec le Centre ORSTOM de Nouméa et en particulier avec J.-M. VEILLON.

De cette date commence la série d'articles sur la flore de ce Territoire, ses découvreurs et son histoire botanique. Désormais le français sera la seule langue qu'il utilise dans ses écrits, sur ses étiquettes et cahiers de récolte, dans tous ses échanges oraux et la plupart de sa correspondance. Il ne souffrait sur ce sujet, nous l'avons vu, aucune exception. C'était sa façon de remercier, de montrer sa loyauté envers son nouvel employeur.

A ce sujet toujours, une anecdote qu'il m'a racontée me revient en mémoire. Un botaniste d'origine germanique parlant couramment le français et l'anglais de passage sur le Territoire, voulant sans doute lui faire plaisir s'adressa à lui en anglais. Malgré les réponses reçues assez sèchement en français, ce visiteur s'acharnant à vouloir converser en anglais se vit à la fin répondre dans la langue de Goethe, ce qui mit définitivement un terme aux échanges polyglottes.

Sa francophilie bien connue, antérieure sans doute à son recrutement au CNRS, s'est alors clairement affichée. P. POTIER (déjà cité), lui ayant assuré dans une lettre « qu'il suivait cette affaire (il s'agissait d'un problème d'ordre administratif) avec une ténacité toute britannique », il me fit remarquer que cette vertu était aussi très française et de me citer du Guesclin, Richelieu, Colbert...

Une autre fois à Paris ayant trouvé et acheté sur les quais de Seine deux ouvrages réunis en un seul volume : Œuvres complètes de l'Empereur Julien et Vies de Sophistes et Philosophes d'Eumape de Sardes, le premier publié à Paris en 1585, le second un peu plus tard en grec avec traduction latine, il en fit don à la Bibliothèque Nationale. Ce qui lui valut une réponse immédiate du Conservateur responsable lui précisant qu'il n'existait dans cette bibliothèque aucun exemplaire de ce livre, ni même de cet auteur et lui demandant confirmation d'un don aussi inespéré.

Investi à fond dans sa nouvelle tâche, il ne cessera de faire reculer les limites de la connaissance botanique néocalédonienne, dépassant dans ce domaine les plus Grands qui étaient ses modèles tant admirés : BROUSMICHE, MONTROUZIER, DEPLANCHE, PANCHER, VIEILLARD, BALANSA, GUILLAUMIN et tant d'autres.

Les collections de Nouvelle-Calédonie de l'Herbier du Muséum vont alors doubler puis décupler. La plus grande partie des taxons décrits et cités dans la Flore de la Nouvelle-Calédonie et Dépendances est basée sur ses récoltes dont beaucoup sont des types.

En 1976, le prix Auguste Chevalier de l'Académie des Sciences vient couronner son œuvre botanique et en 1988, il est admis Chevalier dans l'Ordre National du Mérite à titre étranger en reconnaissance de services rendus à la Nation.

Mis à la retraite en 1977, il poursuit ses travaux sans diminuer pour autant son rythme, reste associé au Service des Forêts et du Patrimoine naturel de la Nouvelle-Calédonie et devient co-Directeur de la Flore de la Nouvelle-Calédonie, responsabilité qu'il assume jusqu'à sa mort.

Le décès de son épouse en 1990 fut un coup très dur porté à l'Homme et à son travail. La disparition brutale de celle qui l'avait tant secondé dans toutes ses activités lui fait perdre le goût de vivre sans altérer pour autant son ardeur au travail qu'il continue d'accomplir désespérément seul.

Le dernier mot que je reçus de lui, envoyé la veille de sa mort porte un en tête : « Pour prendre congé ». D'une écriture malhabile déformée par la douleur il annonce implicitement sa disparition prochaine, encourage la poursuite de la Flore commencée avec lui, en fait grâce à lui, et remercie...

Puis d'une écriture plus assurée (il s'agissait de travail) il annonce dans un post-scriptum l'envoi de notes et de ses dernières récoltes.

Adieu MACKEE.

Ph. MORAT

PUBLICATIONS DE H. S. MACKEE

MACKEE, H. S., 1937. — A review of recent work on the nitrogen metabolism of plants, part I. *New Phytol.* 36 : 33-56.

MACKEE, H. S., 1937. — *Idem*, part II. *New Phytol.* 36 : 240-266.

HICKS, E. W., KEFFORD, J. F. & MACKEE, H. S., 1945. — *Report on food stores in New Guinea. Commonwealth of Australia, Council for Scientific and Industrial Research. Scientific Liaison Bureau Tropical Scientific Section and Division of food preservation and transport. Tropical Scientific Section. Report T.S.S. 3, Melbourne.*

MACKEE, H. S., 1949. — Review of recent work on nitrogen metabolism. *New Phytol.* 48 : 1-83.

MACKEE, H. S., 1950. — Studies on the nitrogen metabolism of the barley plant. *Austr. J. Sci. Res.* 83 : 474.

- MACKEE, H. S., 1952. — Root parasites in the Loranthaceae. *Nature* 170 : 40.
- MACKEE, H. S., 1953. — Structure and synthesis of protoplasm in growth and differentiation in plants. (Monograph of the American Society of Plant Physiologists).
- MACKEE, H. S., 1953. — An undescribed species of *Grevillea* from the Rylstone district. *Proc. Linn. Soc. N.S.W.* 78 : 49.
- MC LUCKIES, J. & MACKEE, H. S., 1954. — *Australian and New Zealand Botany*. Associated General Publications, Sydney, 758 p. (Plusieurs réimpressions).
- LEE, J. B., ROBERTSON, R. N. & MACKEE, H. S., 1955. — Physiology of pea fruits. I. The developing fruit. *Austr. J. Biol. Sci.* 8 : 137.
- MACKEE, H. S. & URBACH, G., 1955. — Imino-acids in *Santalum* leaves. *Nature* 175 : 470.
- MACKEE, H. S., NESTEL, L. & ROBERTSON, R. N., 1955. — Physiology of pea fruits. II. Soluble nitrogenous compounds in the developing fruit. *Austr. J. Biol. Sc.* 8 : 467.
- GUILLAUMIN, A. & MACKEE, H. S., 1956. — Notes sur quelques plantes utilisées par les indigènes en Nouvelle-Calédonie. *J. Agr. Trop. Bot. Appl.* 3 : 887.
- MACKEE, H. S., 1956. — Cash crops and imported foods in the South Pacific. Nouméa. *Quarterly Bull.* 6 : 22-26, 28.
- MACKEE, H. S., 1957. — *Some food problems in the Pacific Islands*. Commission du Pacifique Sud, Nouméa. Publ. Technique n° 106.
- MACKEE, H. S., 1958. — 5 chapitres (132 p.) in *Handbuch der Pflanzenphysiologie*, Band VIII. Springer Verlag, Berlin.
- GUILLAUMIN, A. & MACKEE, H. S., 1959. — *Microsemma calophyla* sp. nov. *Mém. Mus. Nat. Hist. Nat. (Bot.)*, ser. nov., 8 : 127.
- MENZIES, B. P. & MACKEE, H. S., 1959. — Root parasitism in *Atkinsonia ligustrina* (A. Cunn. ex F. Muell.) F. Muell. *Proc. Linn. Soc. N.S.W.* 84 : 118-127.
- MACKEE, H. S., 1962. — *Nitrogen metabolism in plants*. University Press, Oxford, 728 p.
- MACKEE, H. S., 1963. — The Bleaser botanical collection from Northern Australia. *Contrib. N.S.W. Nat. Herb.* 3 : 233.
- MACKEE, H. S., 1966. — *Les étapes de la connaissance botanique de la Nouvelle-Calédonie*. Colloques internationaux du CNRS : Phytochimie et Plantes médicinales des Terres du Pacifique (28 avril - 5 mai 1964), Nouméa : 19-31.
- MACKEE, H. S., 1966. — *Possibilités phytochimiques des principales familles botaniques en Nouvelle-Calédonie*. Colloques internationaux du CNRS : Phytochimie et Plantes médicinales des Terres du Pacifique (28 avril - 5 mai 1964), Nouméa : 9-18.
- GRAY, M. & MACKEE, H. S., 1969. — *A list of vascular plants occurring on Black mountain and environs, Canberra, A.C.T.* Division of plant industry technical paper n° 26, CSIRO, Melbourne, 31 p.
- MORAT, Ph. & MACKEE, H. S., 1977. — Quelques précisions sur *Trimenia neocaledonica* Baker f. et la famille des Triméniacées en Nouvelle-Calédonie. *Adansonia*, sér. 2, 17 : 205-213.
- MACKEE, M. E. & MACKEE, H. S., 1981. — E. Vieillard et E. Deplanche, deux grands botanistes collecteurs en Nouvelle-Calédonie. *Histoire et Nature* 17, 18 : 48-68.
- MORAT, Ph., JAFFRÉ, T., VEILLON, J.-M. & MACKEE, H. S., 1981. — Les formations végétales. Pl. 15 in *Atlas de la Nouvelle-Calédonie* (carte + notice). ORSTOM.
- MACKEE, H. S., 1984. — Une nouvelle espèce néocalédonienne de *Terminalia* L. (Combretaceae). *Bull. Mus. natn. Hist. nat.*, Paris, 4^e sér., sect. B, *Adansonia* 6 : 115-118.

- MORAT, Ph., VEILLON, J.-M. & MACKEE, H. S., 1984. — Floristic relationships of New Caledonian rainforest phanerogams. In RAVEN, P., RADOVSKY, F. & SOHMER, S., *Biogeography of the Tropical Pacific*, Honolulu. Assoc. of Syst. Collections & Bernice P. Bishop Museum : 71-128.
- MACKEE, H. S., 1985. — *Les plantes introduites et cultivées en Nouvelle-Calédonie*. Muséum, Paris, 159 p.
- MACKEE, H. S., MORAT, Ph. & VEILLON, J.-M., 1985. — Palms in New Caledonia. *Principes. Journ. of Palm Society* 29 : 166-169.
- MORAT, Ph., VEILLON, J.-M. & MACKEE, H. S., 1986. — Floristic relationships of New Caledonian rainforest phanerogams. *Telopea* 2 : 631-679.
- MORAT, Ph., JAFFRÉ, T., VEILLON, J.-M. & MACKEE, H. S., 1986. — Affinités floristiques et considérations sur l'origine des maquis miniers de la Nouvelle-Calédonie. *Bull. Mus. natn. Hist. nat.*, Paris, 4^e sér., sect. B, *Adansonia* 8 : 133-182.
- JAFFRÉ, T., MORAT, Ph., VEILLON, J.-M. & MACKEE, H. S., 1987 (publ. 1988). — Changements dans la végétation de la Nouvelle-Calédonie au cours du Tertiaire : la végétation et la flore des roches ultrabasiqes. *Bull. Mus. natn. Hist. nat.*, Paris, 4^e sér., 9, sect. B, *Adansonia* 4 : 365-391.
- MACKEE, H. S., 1993. — *Catalogue des plantes introduites et cultivées en Nouvelle-Calédonie*. 2^e éd. revue et augmentée, Muséum, Paris, 164 p.